Questions d'identité : l'apport de Fredrik Barth

Marc Aymes et Stéphane Péquignot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/503>

DOI : 10.4000/labyrinthe.503

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 30 octobre 2000

Pagination : 43-47

Référence électronique

Marc Aymes et Stéphane Péquignot, « Questions d'identité : l'apport de Fredrik Barth », *Labyrinthe* [En ligne], 7 | 2000, mis en ligne le 05 avril 2005, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/503> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.503

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Propriété intellectuelle

Questions d'identité : l'apport de Fredrik Barth

Marc Aymes et Stéphane Péquignot

- 1 Né en 1928 en Norvège, Fredrik Barth s'est d'abord orienté vers une formation en biologie, avant de se vouer à l'anthropologie (étudiée à Chicago et Cambridge). Il a été professeur d'anthropologie sociale à Bergen de 1961 à 1972, puis à Oslo de 1972 à 1985. Attaché au travail de terrain, il s'est consacré à de multiples zones d'observation : Kurdistan irakien, Iran, Pakistan, Soudan, Papouasie-Nouvelle Guinée, Oman, Bali, Bhoutan, sans oublier ses recherches sur la Norvège septentrionale. *Ethnic groups and boundaries*, le recueil d'articles qu'il dirige en 1969, demeure sans doute l'un de ses ouvrages les plus connus à l'heure actuelle. Outre l'étude « L'identité pathane et sa préservation », dont nous publions ici l'essentiel en traduction française inédite, il est également l'auteur de la substantielle introduction du recueil : traduit en français il y a (seulement) cinq ans, ce texte est naturellement un complément indispensable à la lecture du document proposé ci-après.
- 2 Si donc F. Barth est un anthropologue, c'est plus précisément d'anthropologie « sociale » qu'il veut traiter : à l'opposé des approches culturalistes mises à l'honneur, à la même époque, dans les facultés d'anthropologie des universités américaines (par C. Geertz, M. Sahlins ou D. Schneider, notamment, dans le sillage de T. Parsons), F. Barth veut privilégier le caractère éminemment relationnel et social des réalités humaines observées par l'anthropologue. Dans cette perspective, des notions-clés telles que « culture » ou « identité » perdent toute connotation essentialiste ou objectiviste : pour F. Barth, elles ne désignent pas des entités homogènes et cohérentes, dotées d'une existence propre, mais renvoient bien plutôt à certaines catégories de la pratique au sein d'un groupement humain donné. Aussi l'idée centrale de F. Barth (et sans doute son apport le plus essentiel) est-elle de privilégier l'interaction entre individus comme unité d'observation : c'est là que se jouent les divers processus d'attribution et d'identification qui construisent les cultures et les identités. Une telle approche pragmatique, volontiers inspirée de la sociologie interactionniste américaine d'E. Goffman, permet de placer au centre de

l'analyse la problématique, sans cesse remise sur l'ouvrage par F. Barth, de la diversité et de la variabilité du monde social, de la géométrie instable des identités. « L'identité pathane et sa préservation » occupe ainsi une place singulière au sein des études publiées par *Labyrinthe* relatives à la « Fabrique de l'identité ». L'anthropologue norvégien ne centre pas son travail sur une identité assignée voire imposée de l'extérieur à des individus ou à des groupes, mais remet en cause les caractéristiques traditionnellement employées par les anthropologues pour définir les groupes ethniques (la perpétuation biologique, le partage de valeurs culturelles communes, l'existence d'un espace de communication et d'interaction) : elles relèvent pour F. Barth d'une approche purement essentialiste et passent au second plan au bénéfice de l'auto-attribution d'une catégorie ethnique par les acteurs, qui devient le critère décisif dans la constitution du groupe¹.

- 3 Une telle problématique implique le refus de considérer le monde social comme un tout cohérent, intégré, non-contradictoire ; dans les années 1960 finissantes, la belle assurance des anthropologies structurales et fonctionnalistes ne rendait pas un tel refus aisé. C'est ici que la question des « frontières » (terme généralement retenu pour traduire le mot *boundary* utilisé par F. Barth) ethniques prend sa pleine dimension heuristique : en plaçant le point de départ de son analyse à la périphérie d'une « ethnie », c'est-à-dire d'un ensemble que l'anthropologie mainstream de l'époque supposait cohérent et culturellement intégré, F. Barth utilise la problématique du maintien de la frontière ethnique comme cheval de Troie afin de mettre en pièces les présupposés culturalistes. Auparavant notion relativement figée, l'identité ethnique devient dès lors une catégorie dynamique, dont le sens s'élabore par rapport aux autres identités et dans le jeu constant d'inclusion/exclusion qui s'effectue sur la frontière ethnique. Une fois l'immuabilité des groupes et des frontières ethniques démasquée comme la construction discursive d'une anthropologie et d'un colonialisme réducteurs, F. Barth s'efforce de rendre compte de la diversité culturelle de sociétés polyethniques (notamment à Bali) à partir de l'analyse des frontières ethniques, des conditions de possibilité de leur genèse, puis de leur maintien — nous dirions presque, de leur histoire.
- 4 De fait la frontière est pour F. Barth le lieu où se lit le mieux la variabilité des identités, sans cesse construites, reconstruites ou déconstruites au gré d'interactions non congruentes. Dès lors, en se campant à la « périphérie », là où les critères de reconnaissance des identités connaissent leur variabilité maximale, F. Barth peut susciter le doute quant au caractère structuré et intégré de l'identité ethnique au « centre » même. Le choix d'étudier une « ethnie » caractérisée par son organisation acéphale, son extrême éparpillement géographique et culturel — toutes choses qui rendent sinon impossible, du moins périlleuse la désignation d'un « centre » pathan, est à cet égard éminemment symbolique. Avec le temps, F. Barth semble néanmoins avoir pris ses distances avec la problématique des frontières ethniques :

À l'évidence, la construction de la réalité est nécessairement un processus qui crée des relations au sein de l'« ici » et du « maintenant » des gens, en étant centré sur ceux-ci — non sur le pourtour des choses où les « parties » s'articulent, ni sur quelque frontière distante où la société prend fin ².

- 5 À la lumière d'une telle allégation, il devient possible de considérer que la question des frontières et de leur préservation fut avant tout pour F. Barth un moyen commode de faire valoir, au sein de la communauté des anthropologues, le renversement de perspective qu'il prônait. Elle illustre avec une clarté particulière la teneur de ce renversement, mais n'en épuisait nullement (et en limitait même, à certains égards) le potentiel scientifique.

- 6 Il nous semble enfin que la méthode mise en pratique par F. Barth, les concepts sur lesquels il réfléchit, n'ont pas encore reçu l'écho critique qu'ils méritaient parmi la « communauté éclatée »³ des historiens, malgré la proximité, voire la troublante parenté de ses travaux avec certaines interrogations de la discipline. S. Gruzinski voit ainsi dans l'historicisation des notions d'identité et de frontière ethniques un préalable nécessaire pour tenter de rendre compte des conditions d'émergence de cultures et de pensées métisses⁴ en Més-Amérique à la suite du choc de la découverte. Comme F. Barth, mais par un cheminement différent, S. Gruzinski en vient à récuser autant les approches structuralistes englobantes que les conceptions jugées finalistes fondées sur la notion d'acculturation, récusation fructueuse, puisque elle permet à l'historien de façonner de nouveaux objets de recherche : les métissages. En outre, la réflexion sur la construction de l'identité menée par F. Barth suscite une analyse du fonctionnement des groupes ethniques qui peut sans aucun doute être étendue à des groupes dont l'ethnicité ne constitue pas le critère d'appartenance. Là encore, les travaux de l'anthropologue rejoignent sans toujours s'y mêler les recherches des historiens, notamment des partisans de la micro-histoire. La traduction proposée ici nous semble donc offrir des éléments pour une approche d'anthropologie sociale du problème de l'identité, tout en donnant, notamment au regard des autres contributions sur la « Fabrique de l'identité », quelques jalons pour une mise en perspective des rapports complexes entretenus par l'histoire avec l'anthropologie⁵.

BIBLIOGRAPHIE

Le plus récent ouvrage publié par F. Barth offre un remarquable aperçu de la richesse des problématiques abordées par son auteur :

BARTH Fredrik, *Balinese Worlds*, Chicago/Londres, University of Chicago Press, 1993, x-370 p., index, ill.

Il nous semble également utile de citer — bien qu'avec un certain parti pris lié à la formation historique des auteurs de ces lignes — quelques articles et ouvrages qui, par des références implicites ou explicites aux réflexions de F. Barth, permettent de mieux mettre celles-ci en perspective au sein des sciences humaines et sociales d'aujourd'hui :

LEPETIT Bernard (dir.), *Les Formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'humanité », 337 p. (en particulier les contributions de B. Lepetit lui-même).

LEVI Giovanni, *Le Pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1989, XXXIII + 230 p.

LÉVI-STRAUSS Claude (dir.), *L'Identité*, Paris, P.U.F., 1977.

NOIRIEL Gérard, *Sur la Crise de l'Histoire*, Paris, Belin, 1996.

ROSENTAL Paul-André, « Construire le “macro” par le “micro” : Fredrik Barth et la *microstoria* », dans Jacques Revel (dir.), *Jeu d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard-Le Seuil, coll. « Hautes Études », 1996, p. 141-159.

NOTES

- 1.Cf. F. Barth, « Les groupes ethniques et leurs frontières », dans Ph. Poutignat, J. Streiff-Fenard (dir.), *Théories de l'Ethnicité*, Paris, P.U.F, 1995, p. 203-249.
 - 2.F. Barth (1993), p. 4 : « *Obviously, reality construction must be a process of creating connections in people's "here" and "now", centering on themselves — not out on the edge of things where "parts" articulate, or at some distant boundary where society stops.* »
 - 3.Selon l'expression de G. Noiriel, *Sur la Crise de l'Histoire*, Paris, Belin, 1996, p. 12 et *passim*.
 - 4.« Des frontières peuvent errer avant de s'arrêter sur des positions définitives, comme elles peuvent passer par des étapes transitoires ou aléatoires. Certaines continuent à se déplacer dans un cycle presque indéfini comme, dans l'Amérique coloniale, les frontières qui séparaient les différents groupes ethniques. » dans S. Gruzinski, *La Pensée métisse*, Paris, Fayard, 1999, p. 45.
 - 5.Des éléments initiaux de réflexion sur ce sujet se trouvent dans M. Kilani, *Introduction à l'Anthropologie*, Lausanne, Payot, troisième édition, 1996, p. 103-120 (« Anthropologie et histoire. La raison de l'autre. »)
-

AUTEURS

MARC AYMES

Marc Aymes, ancien élève de l'École normale supérieure (rue d'Ulm), agrégé d'Histoire, prépare actuellement une thèse consacrée aux « Formes et pratiques de la présence ottomane à Chypre à l'époque des Tanzîmât (1821-1878) » sous la direction de Robert Ilbert (Aix-Marseille I) et de François Georgeon (EHESS-INALCO). Il poursuit actuellement ses recherches en Turquie à la faveur de la bourse Jean Walter-Zellidja de l'Académie Française.

STÉPHANE PÉQUIGNOT

Stéphane Péquignot, ancien élève de l'École normale supérieure (rue d'Ulm), agrégé d'Histoire et AMN à l'Université Paris XII Val-de-Marne, prépare actuellement, sous la direction de Jean-Marie Mœglin, une thèse consacrée aux relations de la cour d'Aragon avec les cours européennes durant le règne de Jacques II (1291-1327).